L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de la Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 19 DECEMBRE.

Peinture à l'huile—Décorations.

MM. GÉNIN, PHILASTRE, SOULIÉ.

De ce que la Nouvelle-Orléans est une ville essentiellement commerciale, il ne s'ensuit pas, comme on l'entend dire quelquefois, qu'elle manque des éléments nécessaires pour devenir un des centres artistiques des Etats-Unis. Les affaires n'excluent nullement le culte des choses qui appartiennent au goût; l'exemple de Gênes, de Venise, de Paris, d'Anvers et d'Amsterdam le prouve surabondamment. La musique instrumentale a pris parmi nous un développement extraordinaire, depuis une vingtaine d'années. La Louisiane paraît aussi devoir compter un jour parmi ces contrées heureuses qui produisent de belles voix, et déjà des chantenses formées à l'école de nos professeurs se font remarquer en Europe.

Quoique l'amour de la peinture et de la sculpture ne se soit pas développé à la Nouvelle-Orléans dans les mêmes proportions que celui de la musique, on constate qu'il y a pris une extension très sensible, surtout depuis quelques années. Il n'est personne qui n'ait remarqué combien les magasins de tableaux, de gravures, de photographies, se sont multipliés dans les quartiers à la mode, et combien les demeures privées se sont embellies de oeuvres originales, de peintres de talent, ou de reproductions de grands maîtres. Avant d'être homme d'affaires, avocat, médecin, négociant, journaliste, l'homme est un artiste; il naît avec un penchant pour tout ce qui flatte les yeux. En voulez-vous une preuve? regardez la foule: où s'arrête-t-elle dans les rues? N'est-ce pas aux vitrines des marchands de tableaux? Pourquoi, dernièrement, stationnait-elle devant le magasin de Mr Uter, même aux heures de travail? N'était-ce pas pour contempler un tableau de famille, peint par Mr Génin? Une autre plume que la nôtre a déjà fait ressortir, dans l'ABEILLE, le mérite de cette oeuvre; elle lui a rendu justice avec trop de compétence et de goût pour que nous en fassions une nouvelle analyse.

La ressemblance est évidemment la première chose que l'on demande au peintre de portraits. Cette qualité, M. Génin la possède à un haut degré; sa toile reflète les visages avec une fidélité qui se rapproche de celle du miroir. L'espace nous manque pour conduire le lecteur à l'atelier de cet artiste, et signaler à son attention, entre autres belles choses, le portrait de Mme Génin, toile intéressante où le peintre, pour se consoler d'une perte irréparable, a donné les couleurs et la chaleur de la vie au souvenir de celle qui fut sa compagne aimée. Nous aimerions aussi à nous arrêter devant cette jeune fille, dont les formes gracieuses et souples symbolisent une plante récemment introduite en Louisiane. Elle n'est pas adhérente à la toile: non, elle est bien libre, elle se promène dans les champs, et comme la fillette *prête et leste* d'Alfred de Musset qui effleure de son petit pied le gazon humide de rosée, elle s'avance pudiquement vers vous, sans remarquer qu'elle laisse voir une jambe faite comme celle de Diane Chasseresse.

Le séjour de M. Philastre à la Nouvelle-Orléans, a contribué à donner à la peinture de décoration un essor qui promet d'opérer une véritable révolution dans l'ornementation des édifices publics et des maisons particulières. M. Philastre est l'auteur de ce décor de *Moyenâge* que Mmes Dunnestre et Naddi eurent le bonheur de saluer les premières de leur voix si juste et si impide. Tout le monde se rappelle les applaudissements qui éclatèrent spontanément, à l'apparition de ce jardin qui semblait sortir de terre comme un bouquet tiré de plantes et de fleurs non cueillies pour lutter de fraîcheur et de poésie avec la composition d'Ambroise Thomas.

Depuis cette époque M. Philastre a décoré la salle Grunewald, l'hôtel St-Charles, la bibliothèque de M. Kennedy, la belle résidence de M. Bray, des restaurants, des bar-rooms, et en ce moment même il achève la décoration du *Crescent Hall*, cet établissement sera ouvert au public de 420 de ce mois.

Ce que M. Philastre est parvenu à faire au *Crescent Hall*, malgré les exigences de la saison avancée qui le condamnaient à poursuivre son travail avec une vitesse de locomotive, est vraiment merveilleux; c'est à n'y pas croire. Il y a là, par exemple, dans la chambre de jeu, deux cornes d'abondance renversées d'où s'échappent des cartes, des dés, des dominos, etc., qui ont été dessinées et peintes en un jour! et pourtant c'est tracé d'une main si sûre, c'est peint avec tant de délicatesse!

Obligé de condenser en peu de mots ce que nous pensons du talent de M. Philastre, nous dirons que les caractères qui le distinguent, sont une imagination féconde, une fraîcheur dans les idées qui vous rappelle les sensations du printemps de la vie, un coloris riche et éclatant comme la Flore des zones tropicales.

Nous engageons tous les amateurs de peinture à visiter le *Crescent Hall*.

M. Soulié est un ornemaniste de Paris fixé parmi nous depuis plusieurs années. Pour apprécier son mérite, il suffit de voir la chambre des directeurs de la banque *Germania*, ancienne banque *Canarou*. On reconnaît tout de suite, à la décoration de cette pièce, un artiste chez qui la science, le style et l'exécution marchent de front. Les sujets sont bien en harmonie avec les entretiens auxquels ce sanctuaire est destiné; ils sont d'une physionomie grave, et cependant des détails pleins de grâce en tempèrent l'austérité. C'est un ouvrage consciencieux, bien fini; plus on l'examine, plus on sent que M. Soulié y a mis le temps nécessaire, et qu'il y a travaillé avec cet amour et cette joie intérieure qui sont une des plus douces récompenses de l'artiste.

A. M.

Premières Représentations,

Théâtre du Gymnase.

FERRÉOL

Pièce en 4 actes, de M. Victorien Sardou.

Le triomphe qu'ont remporté ce soir M. Victorien Sardou et le théâtre du Gymnase est tout naturel, puisque d'excellents acteurs ont imprégnité dans la perfection une oeuvre excellente.

Ferréol restera certainement comme l'une des oeuvres les plus marquantes de M. Sardou; elle le compose des défauts et des qualités de ses pièces.

La nouvelle pièce du Gymnase repose sur une donnée simple et tragique: une erreur judiciaire en est la base. Voici les lignes principales de ce drame émouvant: le capitaine Ferréol aimait dès sa première jeunesse Roberte de Lussac: tous deux avaient grandi, l'un près de l'autre, avec l'espoir de s'épouser. Le père de celle-ci s'opposa à ce projet et en décida autrement: Roberte dut épouser le mari qui n'était pas de son choix, le président de Boismartel.

Ferréol, désespéré, part pour l'Afrique; quelques ans après, il revient. Roberte l'aime toujours; mais elle est mère, elle a une fille. La maternité la sauvera de la chute. Elle se laisse entraîner à recevoir Ferréol dans son château, pendant l'absence de son mari, la nuit; mais, ce n'est qu'un oubli d'une minute: la pensée de sa fille malade, presque mourante, la rappelle à son devoir; elle supplie Ferréol de la fuir à tout jamais. Celui-ci obéit: il veut fuir, les portes de la maison sont closes, il s'échappe par une fenêtre de l'appartement de Mme de Boismartel.

Mais la fatalité veut qu'un crime se commette la même nuit, comme il s'enfuyait, presque sous ses yeux; un homme malfamé dans le pays, meurtrier et coureur de filles, était assassiné; le lendemain matin, on retrouvait son cadavre, et, à quelques pas, son portefeuille où l'on avait laissé toutes les valeurs, dont il n'on avait retiré deux créances sur le vicomte d'Aiglemont, un jeune homme appartenant à l'une des familles les plus honorables de la contrée,—créances dont chacun savait Dabouscat possesseur.

Le vol de ces créances semble un indice, une preuve, à la justice. D'Aiglemont est arrêté.

C'est là seulement que commence le drame, dont toute l'intrigue se passe à côté des débats de la cour d'assises. En apprenant que son ami est arrêté, son ami qu'il sait innocent, le capitaine Ferréol revient d'Aix; il court chez Mme de Boismartel, il lui apprend qu'il a été le témoin du crime; il ajoute qu'il a connu, c'est le garde-chasse de M. de Boismartel, Martial, dont Dubouscat avait séduit la femme et qui s'était vengé en tuant le séducteur.

Il faut sauver d'Aiglemont, mais comment? Quel moyen prendre? A quoi s'arrêter? Pour sauver l'accusé innocent, il faut perdre la femme, coupable seulement d'une imprudence, innocente, elle aussi.

Arrivée à ce point culminant d'intérêt, l'action ne s'arrête pas et se développe dans des scènes d'une haute inspiration et d'un mouvement superbe. Ferréol fait venir le vrai coupable, lui ordonne d'aller se dénoncer à la justice. Celui-ci refuse.

Je te dénoncerai moi-même! s'écrie Ferréol.

—Vous ne le ferez pas, répond Martial; vous savez bien que vous perdriez Mme de Boismartel.

Effaré, désespéré, ne voyant plus d'issue à cette terrible situation, Ferréol écrit à M. de Boismartel, et s'avoue lui-même coupable du crime. Puis il vent se tuer.

On l'arrête à temps pour empêcher le suicide. Le voilà dans le cabinet de M. de Boismartel, face à face avec lui, face à face avec le substitut Lavardin, son ami, et qui tous deux ne veulent pas croire à sa déclaration.

On l'interroge, on le presse de questions contradictoires, et le président conclut lui-même par ces mots: "Coupable ou non, un intérêt qui vous est plus cher que votre vie dicte votre conduite: Ou est la femme?"

Le drame touche à son dénouement; les scènes se succèdent, rapides, pressées, admirablement conduites; le garde-chasse Martial est appelé en témoignage, et les questions habilement dirigées du substitut Lavardin, qui devine tout désormais, déconcertent bien vite Martial, qui de témoin devient accusé.

Mais la présence de Ferréol sur le théâtre du crime, comment l'expliquer? Quelques mots échappés à Martial font concevoir des soupçons, soupçons qu'éclaircit promptement Mme de Boismartel elle-même, quand M. de Boismartel, la faisant venir, lui dit: "D'Aiglemont est sauvé; l'accusé s'est dénoncé lui-même.

—Martial?... s'écrie-t-elle.

Comment sait-elle qui est le meurtrier? Sans doute, c'est Ferréol qui le lui a dit.

Mais pourquoi le lui a-t-il dit? Et quel intérêt avait-elle à le cacher, le sachant à la justice? — C'est vous, la femme!" s'écrie enfin le procureur. — Et alors commence une des plus belles scènes qu'il y ait au théâtre: Mme de Boismartel, accusée par son mari, interrogée par Lavardin, se laissant arracher, palpitante, l'aveu de sa fatale imprudence, et, enfin, comprise, absoute, pardonnée.

C'est par le pardon que se termine la pièce, en même temps que Martial, se faisant justice, à lui-même dans sa prison, empêche l'accomplissement de l'erreur des juges et rend l'accusé innocent à la liberté.

Dans ce beau drame, nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, du grand talent de l'auteur qui a pu s'élever si haut, aussi haut, ou du talent des acteurs qui n'ont pas été un seul instant au-dessous de l'oeuvre dont l'interprétation leur a été confiée.

FEUILLETON.

LE BEAU SOLIGNAC.

PAR JULES CLARETIE.

III—Suite.

—Je voudrais bien voir, grommelait le duc d'Otrante,—qui était lettré—je voudrais voir qu'Othello eût la porte ouverte pour ce précipiteur qui simplement traître et sur Desdemona vraiment coupable, et qu'il hésitât à le faire!.... La réflexion a dû modérer l'entêtement du commandant.

Au bout de quelques jours de cette épreuve par la solitude, Joseph Fouché donna ordre de ramener Claude Rivière devant lui.

—Avez-vous pris un parti, commandant.

—Quel parti voulez-vous que je prenne?

—Le plus sage, celui d'oublier les affaires d'autrui et de songer à vos soucis personnels.

Rivière pâlit légèrement et ne répondit pas.

—Eh bien? dit le ministre.

—J'ai répondu l'autre jour qu'on n'obtiendrait rien de moi. Vous pouvez me faire reconduire dans ma prison!

—Commandant, dit Fouché, vous avez encore quelques heures à peine pour vous décider à prendre un parti. J'ai été jusqu'à présent votre seul juge d'instruction. A dater de demain, votre affaire suivra régulièrement son cours, je vous en préviens.

—Je ne demande d'autre loi que le droit commun, dit Rivière.

—Oh! je sais fort bien que vous êtes un brave et qu'on n'obtiendra rien de vous par l'intimidation. Aussi bien ai-je voulu, vous l'avez vu, employer le raisonnement. Mais, en vérité, c'est folie d'hésiter comme vous le faites à franchir le seuil d'une prison quand un misérable tel que l'est de l'auteur des lettres dont je parlai abuse de votre loyauté.

—Qu'on nomme traîtresse votre confiance et soit un misérable, interrompit Rivière, ce n'est pas une raison, je vous l'ai déjà dit, pour devenir infâme!

—Non. Aussi bien ne vous conseillé-je point l'infamie, mais l'habileté.

—Je n'entends rien à vos distinctions.

—Ah ça? mais, dit Fouché tout à coup, en affectant de sourire, vous croyez donc que vos aveux nous sont bien indispensables pour connaître les noms de la plupart des Philadelphes, comme vous dites? Ces noms, mais, commandant, nous les savons tous par cœur, ou presque tous!

—Alors, pourquoi me les demandez-vous?

—Oui, je comprends. Vous doutez? Eh bien! si je vous nommais le chef suprême de votre association, si je vous disais quel est son grade, sa situation, son nom?

—En vérité! dit Rivière.

L'homme qui tient dans sa main tous les fils de vos intrigues, ne s'appelle-t-il pas Jean-Jacques Oudet?

Involontairement Claude Rivière tressaillit.

—Oudet! dit-il avec une expression d'angoisse mal dissimulée. Et il songeait en lui-même: "Oudet est perdu!"

—Oudet n'est plus dangereux, au surplus, continua Fouché. Oudet est mort.

—Mort? dit le commandant dont la voix s'étrangla et qui devint plus pâle encore.

—Mort à Wagram, le lendemain du jour où le colonel venait d'être nommé général de brigade.

—Tué par l'ennemi, répondit lentement Rivière après un silence, celui-là du moins est heureux. Il est tombé pour la patrie!

—Mais, ajouta-t-il au moment après, mourir pour la liberté est encore une belle mort!

—Allons, dit Fouché, c'est dommage. On n'obtiendra rien de vous!

—Rien, monsieur le ministre. Et, puisque vous saviez que le colonel Oudet était de votre, faites arrêter tous ceux qui aimaient et honoraient Oudet. Ceux-là sont nombreux, et, à l'heure du danger, tous ceux-là eussent été ses complices, car on savait que cet homme était un héros!

—Vous ne m'avez pas compris, commandant, je répète donc mes propositions, dit Fouché. Votre mise en liberté dépend de vous. Quelques mots seulement et vous êtes libre!

—J'ai gagné tous mes grades au prix de mon sang, comment pouvez-vous croire que j'achète jamais ma liberté au prix de mon honneur?

—Sur ma foi, dit Fouché, vous êtes héroïquement entêté, commandant, mais où seul nom, au moins, un seul....

—Aucun. Le mien vous suffit. Jugez-moi!

—Mais le nom de celui....

—De qui voulez-vous parler? dit Rivière en voyant que le ministre s'arrêtait.

—Le nom de l'homme qui a écrit ces lettres, ces lettres que vous avez lues!

—Lui! dit le soldat en devenant livide.

—Ah! celui-là, celui-là, vous ne l'épargnerez pas, du moins!

—Je ne nommerai celui-là, ni un autre, répondit Rivière. Un seul nom peut vous mettre sur la trace des auteurs. Vous le saurez rien! Faites-moi, je vous prie, monsieur le ministre, reconduire à ma prison!

—Qu'on, vous ramène aux carrières! Soit. Ah! vous avez la générosité tenace! ...Peste! le me vengerais plus facilement que vous, moi!

—Et qui vous dit que je ne suis pas prêt à donner ma vie pour me venger? Et le commandant, tandis que le ministre appelait ses agents et leur donnait des ordres.

Claude Rivière hésitait intrépidement à ces tentations horribles et sans que Fouché eût besoin d'appuyer beaucoup sur la plaie, son imagination lui montrait l'irritantè vision d'Agostino et de l'hôtesse blottis dans un coin de Paris et Claude, le cœur leur bonheur caché, furtif, coupable, immense. Et lui, voyait tandis que le duc d'Otrante parlait: il les revit lorsqu'il fut seul de nouveau dans sa chambre, devant sa table nue et devant ses barreaux. Alors cet homme qui s'était imposé de demeurer calme, résolu et comme impassible devant Fouché, sentit le désespoir ployer sa volonté et le tordre lui-même jusqu'à lui arracher des cris de douleur et des larmes. Il éprouvait une douleur joie à se sentir seul et à maudire.

Cet époux outragé, adorant sa femme, l'adorant comme un fou, les verrous la séparaient d'elle et il la savait libre, il la savait en faute avec un autre! L'horrible, la sinistre torture! Le commandant se demandait parfois s'il n'allait pas devenir fou. Sa tête lui pesait sur les épaules, lourde et vide à la fois, prête à éclater. Et Fouché avait dit vrai. Le juge d'instruction maintenant, avec une froideur et une adresse de bistouri, venait faire saigner davantage la blessure et atteindre l'homme en pleine chair. Rivière dut subir les questions incessantes, revoir ces lettres maudites, les entendre lire! Tandis que le magistrat les tenait entre ses mains, Claude eût voulu bondir, s'en emparer et les déchirer avec ses dents.

Oh Fouché avait été mesuré et discret en apparence; le juge d'instruction était implacable et cruel. Chacune de ses questions faisait au commandant l'effet d'un de ces coins de bois que les tortionnaires enfonçaient à coups de maillet entre les genoux des patients. C'était une épreuve de plus: il eût préféré les balles d'un fusil.

C'était alors que les paroles insinuantes de Fouché, les tentations atroces, lui revenaient comme des cauchemars dans un demi-sommeil. Il pouvait à la fois éviter le supplice de ces interroges et librement courir à sa vengeance! Ah! ces deux êtres, cet homme et cette femme que la police traquait sans les découvrir, il les trouverait bien, lui, il devinerait bientôt leur retraite! Alors comme il enfoncerait ses ongles dans le cou de ce Clampi, en lui disant en face, les yeux dans les yeux: Tu ce m'a lâche!

Et, pour assouvir tant de colère, que fallait-il? Abdiquer. Renoncer à tout rêve de liberté. N'être plus un conjuré, oublier le citoyen pour n'être plus que l'époux, l'homme qui souffre et qui veut faire payer à son bourreau tout ce qu'il a souffert. Pourquoi pas? Le salut des autres valait-il donc son salut à lui, son bonheur, son repos, son amour?

—Ah! misérable! je suis un misérable! se disait avec horreur le stoïque commandant lorsque de telles pensées lui montaient au cerveau. Je deviendrais aussi lâche qu'eux!

C'est qu'il aimait éperdument, profondément, comme ceux-là qui n'aiment qu'une fois, et qu'il la voyait, cette Thérèse, souriant à un autre, levant ses grands yeux de velours sur le visage d'un autre, lui tendant ses mains blanches et douces, lui donnant sa grâce, sa jeunesse, sa beauté, ce charme dont il s'enivrait, lui, ce Claude, aujourd'hui vaincu et vombre.

—Ah! misère de moi, disait le soldat, je ne croyais pas qu'un squelette humain fut assez dur pour résister à tant de douleurs!

Il était écrasé, pâle, endolori jusqu'aux os, broyé en quelque sorte par cette souffrance morale, et le fier commandant Rivière, lorsqu'on lui laissait prendre quelques bouffées d'air dans le préau de la prison, ressemblait à un convalescent qui se traîne au jardin pour revivre.

Un jour qu'il était ainsi, seul, assis sur un banc, les bras las et appuyés sur le bois, et le front baissé, il sentit avec étonnement une main effleurer sa main droite et y glisser un mince morceau de papier roulé en boule.

Machinalement, le commandant leva les yeux.

Un des surveillants de la prison s'éloignait en sifflant et en ayant l'air fort occupé à pousser devant lui et du bout du pied de petits cailloux.

—Que me veut cet homme? pensa Rivière.

Il déplia le papier serré et pétri évidemment entre des doigts robustes et, à sa grande stupéfaction, à sa joie profonde et inatendue, il lut ces quelques lignes énigmatiques pour un autre, claires et éloquentes pour lui:

"Un va vous changer de prison. Là est le salut. Courage. L'homme de l'armée des Alpes est là. Souvenez vous du petit Saint Bernard. L'aide de camp de Championnet, le frère d'armes."

S.

—Solignac! s'écria le commandant Rivière, Solignac à Paris! Solignac prêt à conspirer! — Agustino saura peut-être bientôt ce que pose le bras d'un homme qui se venge.—Solignac avec moi! Je suis sauvé!

IV.

Le beau Solignac.

Il n'était pas, dans toute l'armée française, non seulement un officier, mais un soldat qui ne connût le colonel de Solignac, le *beau colonel*, comme l'appelait Napoléon lui-même, le *beau Solignac*, comme l'avait surnommé les femmes. Or parlait autant de ses exploits publics et de ses aventures privées que des romans de la baronne de Montolieu ou de la comtesse de Genlis. Le Lindorf de *Caroline de Litchfield* et le Don Sancho de cette *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, qui venait justement de paraître, n'avaient pas excité plus d'enthousiasmes bruyants et sans doute plus de paroles cachées que ces héros de roman en chair et en os, dont l'imagerie populaire avait même publié le portrait en costume de colonel, chargé et à la tête de ses hussards.

Le beau Solignac était jeune, vingt-huit ans à peine et il avait, on peut le dire, enlevé tous ses grades à la pointe de son épée. Il était le plus jeune colonel de l'armée et quand on lui parlait de son extrait de naissance et qu'on le félicitait sur son avancement rapide.

—Bah! disait-il, à mon âge, plus d'un était général!

Le beau Solignac passait pour avoir une origine romanesque. Les uns, ceux qui l'admiraient, le disaient le fils d'une princesse; les autres, ses ennemis, assuraient, tout bas, qu'il était le fils d'un bouvier. Ce qui était certain, c'est que le beau Solignac était né dans un village limousin où il avait été élevé et où disait-on aussi, il était né.

L'œil fier, le jarret d'acier, la taille souple, grand et bien fait, avec un de ces airs souriants qui semble attirer la fortune, le visage coloré, de petites moustaches blondes, fièrement relevées comme celles des *raffinés* du temps de Louis XIII, Henri de Solignac était un de ces officiers de fortune qui séduisent la renommée et dont chaque combat semble un hauor enlevé à la gloire. Dans la plaine dans son tableau du *Nord*, de ces beaux garçons aux torses puissants et aux cuisses d'athlètes, étincelants dans leurs uniformes dorés sur toutes les coutures, Solignac commandait le 1er hussards de cette Bercheny, célèbre dans toute l'armée et dont les cavaliers n'avaient pas dégénéré depuis les intrépides Hongrois qui, sous le premier maître du camp, en 1720, avaient fait la renommée du régiment. Magnifique dans son costume de hussard, qu'il agrémentait volontiers de torsades et de brandebourgs plus riches que l'ordonnance, à la façon de Murat, le beau Solignac avait le privilège d'attirer toujours les regards de Napoléon quand, dans ces revues solennelles qu'passait l'empereur et où vingt mille hommes partois demeuraient immobiles, dans un silence terrible, retenant leur souffle dans leurs rudes moustaches.

Napoléon n'aimait pas trop les dandinaries, mais la façon altière dont Solignac portait son riche uniforme lui plaisait.

—C'est un costume de bal que vous avez là, colonel, lui dit-il un jour, mais il est pas mauvais qu'un soit élégant et qu'on ait l'air de partir pour la contredanse, même quand les balles et les canons russes qui forment l'orchestre!

Solignac n'était colonel que depuis quelques mois, mais on lui donnait volontiers ce titre depuis longtemps, car on réalité il commandait le régiment en qualité de lieutenant-colonel, et ce fut en chargeant à Eesling et Wagram que le bel officier gagna définitivement son titre.

—Vous êtes bien jeune pour votre grade, lui dit l'empereur; mais la guerre, après tout, aime la jeunesse.

—Sire, répondit Solignac, quel âge avait donc Votre Majesté lorsqu'elle conquit l'Italie?

Napoléon sourit et salua Solignac d'un geste adorable.

Il connaissait d'ailleurs Solignac. Les premiers hauts faits du jeune officier étaient depuis longtemps célèbres. A dix-huit ans, en 1797, Solignac avait quitté le pays où l'avait élevé un vieux prêtre assermenté, et, en compagnie de son frère de lait, Martial Casteret, fils d'un boucher de Limoges, il était allé rejoindre l'armée. C'était toute l'occupation et tout l'avenir réservés aux jeunes bouviers. A cette époque on le sol tremblait et on l'air sentait la poudre.

Quoiqu'il n'eût jamais connu ses parents, Solignac avait vécu comme s'il n'eût pas été seul au monde. La maison où il avait grandi, à Solignac, lui appartenait. Le prêtre qui l'instruisait gérait, avec une clairvoyance d'intendant, les biens que possédait le jeune Solignac et qui lui venaient d'un donateur inconnu. Ces biens étaient considérables. La Révolution n'y avait point touché, le prêtre étant bon patriote et Solignac demeuré au pays, n'ayant que treize ans en 93.

La Révolution avait été d'ailleurs peu farouche dans le Limousin. La plus influente personne de Solignac, la marquise de la Rigaudie, ne s'était pas même sentie la velléité d'émigrer. C'était une femme de courage, une vieille fille, adorée dans le pays, qui s'était chargée de l'éducation du jeune Solignac. Avait fait confié à ce prêtre et, après avoir vieilli par compassion féminine, par pure bonté d'âme, disait-on, sur l'enfance de ce fils du hasard ou de l'amour, gardait à Solignac de son nom une affection toute particulière. Mlle de la Rigaudie, qui habitait une partie de l'année le Limousin et possédait à Paris un hôtel où elle recevait parfois le colonel, avait vu grandir Solignac avec une sorte de fierté, comme si tant de chevaleresque bravoure eût été son oeuvre, et lorsqu'à quatorze ans, Solignac l'enfant était venu à Paris compléter son éducation au collège, puis lorsqu'à dix-huit ans, Solignac abandonna les leçons de ses maîtres pour prendre la casaque du soldat, Mlle de la Rigaudie ne put s'empêcher de l'embrasser au front et de lui souhaiter bonne chance et de belles campagnes, tout en disant au précepteur, avec ses libres façons de parler du dix-neuvième siècle:

—C'est un homme, ce morveux-là!

Les souhaits de Mlle de la Rigaudie avaient d'ailleurs, on le voit, porté bonheur au beau Solignac. Instruit et intrépide, il avait bientôt conquis les galons, puis, Championnet, dès 1799, l'attachait à sa personne en qualité d'officier d'ordonnance. Chaque étape de l'armée était pour Solignac un pas en avant vers la gloire. Chaque bataille se soldait pour lui par un grade nouveau. On l'avait vu, un jour, à la tête d'une poignée de hussards, renouveler audacieusement les exploits de Diomède d'Homère, charger, suivi de dix hommes au plus, une compagnie croate, la disperser et ramasser ensuite, pour les conduire prisonniers au camp français, ses hommes épordus. Il n'avait jamais qu'une pensée: *agir*, qu'un mot d'ordre: *En avant!* Capitaine à Marengo, il renouvelait, en épuisant ses hommes, les charges à fond de train pour permettre à la division Desaix d'arriver sur le champ de bataille. "Il y a en quatre héros aujourd'hui; disait-on, le soir dans l'armée: Desaix, Kellermann, le capitaine de Junac, du 1er hussards, et le capitaine Solignac, du même régiment." Les biscaïens, les boulets et les coups de sabre paraissaient impuissants à trouer l'uniforme éclatant du beau Solignac. Cet audacieux, toujours téméraire, avait encore, pendant une trêve, sauvé un comte Hongrois, avec un officier des hussards de Wurmser, et, devant toute l'armée immobile et spectatrice, l'avait pourfendu comme les preux d'autrefois les infidèles leurs ennemis. Sympathique mélange de folle bravoure et de froide raison, Solignac était à la fois et selon les circonstances, le plus calme et le plus exalté des hommes. Il n'eût jamais provoqué le hussard de Wurmser si l'Allemand, fatigué peut-être d'entendre parler de l'intrépidité chevaleresque du beau Solignac, n'eût profité de la suspension d'armes pour lui faire remettre le cartel.

—Un duel ne doit jamais être cherché, disait Solignac, mais il ne peut jamais être refusé. Dieu me garde d'envoyer des témoins à personne, mais s'il s'en présente, au nom d'un autre, ils ne seront, sur ma foi, jamais économes!

(A continuer.)

A nos Abonnés des campagnes

Nous sommes obligés de payer à la Nouvelle-Orléans même, depuis le 1er janvier 1875, d'après la nouvelle loi du Congrès, le port de tous les journaux que nous expédions à nos abonnés de l'intérieur. C'est donc à ces derniers, à qui leur poste locale ne pourra plus rien réclamer, de nous rembourser, ou de nous payer le port en même temps que le prix de l'abonnement.

Le port: et de 10 cents par mois, pour l'édition quotidienne, et de 25 cents par an pour l'édition hebdomadaire.

Les maîtres de poste ainsi que nos agents devront donc se faire payer ce montant additionnel et nous le transmettre en même temps que le prix de l'abonnement.

EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABEILLE

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru, pendant la semaine, dans l'*Abeille* quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

VAPEURS.

VAPEURS.

LA COTE DU LAC.

Pour l'hiver.

Steamer de la malle des Etats-Unis.
Entre Mandeville et la Nlle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbourg, Madisonville et Covington.
Le beau steamer,
GANELIA.
Transportant la malle des Etats-Unis, fin marchant et à basse pression,
capitaine Wm. Hannover,
partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de dix heures du matin, et le SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 heures de l'après-midi.
Le LUNDI et le JEUDI, il ira jusqu'au "Old Landing" sur la rivière Tchefuncta, pour Covington. Retour, toutes les JEUDIS et le MARDI et le VENDREDI, à 8 heures du matin; Madisonville, le LUNDI et le JEUDI matin.
Le service se fera régulièrement, à moins de mauvais temps ou de basses eaux.
Il y a un restaurant à bord du steamer.
C. M. SOULA,
22 Nov 1875—1an Au No 20 de la rue de l'Union.

Paquebot de la mulle, pour Vicksburg.
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Lavie Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, capitaine,
Se rattachant à Vicksburg à la ligne Parfont pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St-Louis.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas.
Le soussigné prend le frêt et signe les connaissements pour Trenton, Monroe et toutes les stations du chemin de fer de Vicksburg, Shreveport et du Texas.
W. B. BROCKETT, agent,
18sept—1an An No 38 de la rue des Magasins.

Opelousas.
Paquebot régulier des Opelousas.
Départ, tous les VENDREDIS, à 5 heures P. M
Pour Washington, Opelousas, Barre, Simmesport, Churchville, et tous les débarcadères de la rivière Atchafalaya et du Bayou Courtableau.
Le bateau à vapeur
TRENTON,
QUATREVAUX, capitaine,
H. MOLAISON et S. DERRES, commis.
Partira ainsi qu'il est dit ci-dessus.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
JAMES M. DOWLING,
28sept—1m No 25 de la rue Decatur.

OPELOUSAS.
Départ régulier tous les lundis à 5 h.
Pour Washington, Opelousas, Barre, Simmesport, Churchville et tous les débarcadères de la Atchafalaya et du Bayou Courtableau.
Le bateau à vapeur
FLETA,
C. O. Pickett, capitaine.
A. Meynier commis,
Il prendra des passagers pour tous les débarcadères du Bayou des Glaises, et Bayou Boeuf ainsi que frêt pour la Côte.
Le frêt du Bayou des Glaises sera débarqué à Simmesport et à big Head.
Le frêt du Bayou Boeuf sera débarqué à Washington.
16 nov
LOUIS DE BÉRIAN
Agent, 50, Broadway, New-York,
ou à la GRAND, Agent,
nov—S121 Gallier Cours, Lettre H. N. O.

BEARE.
Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,
Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Hâvre, à Southampton à Havane.
Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD
Partiront comme ci-dessous:
Hannover... 15 sept. De Brême, de la Nlle-Orla.
Frankfurt... 13 oct. 24 oct.
Hamburg... 22 oct. 21 nov.
Frankfurt... 22 déc.
Les jours de départ subséquents seront annoncés plus tard.
Ils partant de Brême, les steamers touchent au Hâvre et à la Havane; et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le frêt.
PRIX DU PASSAGE
De Brême, Southampton ou le Hâvre—à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 26
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, Londres, au Hâvre ou à Brême:
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 45
De la Nouvelle-Orléans à la Havane:
Chambres..... $25 en or.
Entrepont..... 15
Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Hâvre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les soussignés
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents.
8 août—1an An No 63 de la rue de l'Union.

Pour New York directement.
Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
CETTE LIGNE SE COMPOSE
Des steamers suivants
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES,
Le steamer
NEW ORLEANS,
Geo. Dearborn, commandant
Partira en son wharf, au pied de la rue Tuileries
Jeudi, 16 déc. à 8 h. A. M.
Passage..... $50.
Cette ligne prend du frêt et donne des connaissements, pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.
Pour frêt ou passage, s'adresser à
ALFRED MOULTON,
Mai—1an Rue Carondelet, No 61.

VINGT-DEUXIEME ETAT ANNUEL
Home Mutual Insurance Company
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
CONFORMÉMENT aux clauses de sa Charte la Compagnie publie l'état suivant pour l'année expirée le 31 décembre 1873:
Primes reçues durant l'année terminée le 31 décembre 1873, y compris les Risques non terminés de 1872..... $181,[illegible]
Primes sur les Risques de feu..... $120,490 16
Primes sur les Risques de rivières..... 23,811 00
Primes sur les Risques de mer..... 35,725 16
Moins les primes rendues..... 3,787 56
Moins les primes sur Risques non terminés en 1873..... 30,837 00— 34,414
Primes nettes pour l'année 1873..... $185,406 16
Défalt pour l'année 1873..... 38,246 52
$156,854 64
Pertes payées durant la même période:
Sur les Risques de feu.. $30,367 94
Sur les Risques de rivières..... 16,
Sur les Risques de mer.. 35,725 63
Réassurances..... 7,921 [illegible]
Taxes..... [illegible]
Réfaction au lieu de escompte..... 15,864 61
Dépenses et Profits et Pertes, moins le compte de escompte..... 26,797 90
Intérêt dû sur les Scripts non encore payés..... 4,908
$64,993 35
Moins escompte et intérêts 25,612 63 39,379
Pertes non réglées..... 90,00
$156,854
Le Compagnie possède l'Actif suivant:
En caisse..... $28,628 56
Effets à recevoir sur prêts et sur gages..... 1,
Effets à recevoir sur Primes..... 102,472 38
Effets à recevoir en voie de recouvrement..... 11,088 [illegible]
Propriété foncière..... 86,000 00
Bons de l'Etat de la Louisiane et de la ville de la Nouvelle-Orléans..... 196,542 50
Actions de Banques..... 44,300 00
Actions de la Compagnie Vallette Dry Dock..... 4,000 00
Actions du Harbor Protection Company..... 800 00
Bons de la Grand' Loge des Maçons Libres et Acceptés..... 8,000
Bons I. O. d'Odd O. F. Hall Association..... 1,00
Actions de Compagnie d'assurance..... 8,52
Bons du Mechanics' and Agricultural Fair Association..... 8,
Compte suspendu de Bons et d'Actions..... 256,146
L'état suivant est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.
A. BROTHERS, Président.
A. W. HUNTER, Secrétaire.
Assermenté et signé pardevant moi, notaire soussigné, ce sixième